Dany Laferrière: Les années de plomb

À Lyonel Trouillot avec qui j'ai passé un après-midi sans fin à Port-au-Prince.

Par Dany Laferrière Site officiel: danylaferriere.com
09 oct. 2026 .



Les écrivains Dany Laferrière et Lyonel Trouillot

· Juillet 2026 © Archives Laferrière

Mon premier lecteur

J'habite à Petit-Goâve avec ma grand-mère. Nous sommes en 1960, et j'ai sept ans. Papa Doc est au pouvoir depuis trois ans, mais c'est sur Port-au-Prince qu'il concentre encore toutes ses énergies. Ce n'est que plus tard qu'il voudra étendre son pouvoir sur tout le pays. Nous menons, Da et moi, une vie tranquille près de la mer, dans cette petite ville assoupie. Comme nous remontions la rue des Vignes, un dimanche après-midi, je vis mon premier lecteur. Il avait fait installer, sur sa galerie, une grande table couverte de livres. Plusieurs paires de lunettes s'étalaient pêle-mêle, à côté d'un coupe-ongle et d'une boîte de cigares cubains. Il passait, sans sourciller, d'un livre à l'autre. On dirait un étrange voyageur qui perdait son temps à changer constamment de route. Son parcours ne semblait obéir à aucune logique. Alors qu'un livre restait, pour moi, l'unique escalier qui menait au rêve.

Pendant longtemps j'ai cru que les livres poussaient sur les arbres, et qu'à la saison des récoltes, il suffisait de tendre le bras pour les cueillir. J'ai compris plus tard que ce n'était pas forcément un rêve tout droit sorti d'un tableau naïf de mon voisin Baptiste puisque le papier vient de l'arbre, et qu'il existait un temps pour la cueillette dans l'univers des livres.

Notre lecteur semblait décidé à lire ainsi jusqu'à la fin des temps. Ses yeux glissaient sur les mots tandis que ses lèvres bougeaient à peine. Je n'avais jamais vu, de ma vie, un tel spectacle. Ma grand-mère me chuchota : « C'est un lecteur. » C'était la première fois que je faisais face à un pareil animal. Je connaissais un certain nombre de gens qui lisaient, dont mes tantes, mais là c'était tout autre chose. Je revois encore aujourd'hui cet homme dont les livres semblaient monter la garde autour de lui, comme pour le protéger d'un danger imminent. Mais la dictature, ce fleuve impétueux de boue et de sang, allait l'emporter comme un fétu de paille.

L'univers en photos

J'avais un ami dont la mère possédait une grande collection de romans-photos. Une quinzaine de boîtes poussiéreuses que j'ai dénichées dans une maisonnette dans la cour. Je plongeais dans cet univers de photos qui me semblait si réel. J'avais l'impression de scruter de vraies personnes dans leur intimité. Ce n'était plus des personnages de fable. Certains vivaient dans des villas tandis que d'autres habitaient des masures. Souvent l'histoire consistait à faire se croiser ces deux mondes. J'entrais dans les maisons, je fouillais partout. Avant, je n'avais que mon imagination. Mais l'imagination a besoin d'être nourrie un peu. Quand on décrivait un salon bourgeois européen, je n'avais aucune information visuelle pour me situer. Je ne sortais plus de la maisonnette. Puis, un jour, j'avais tout lu. Il ne restait plus rien. J'allais alors de maison en maison pour lire sur place. Il m'arrive encore de faire ce cauchemar d'avoir tout lu durant cette verte adolescence.

J’appris par hasard qu’on ouvrait une bibliothèque publique à Petit-Goâve. C’est une bibliothèque personnelle qu’un médecin avait laissée en héritage à la ville. C’était pour une grande part des livres médicaux. On trouvait aussi des dictionnaires. Mais ce médecin était plutôt amateur d’auteurs grecs et latins. Résultat : plus personne ne revint après la première semaine. J’avais la salle pour moi seul, et tante Renée qui était la bibliothécaire. Je ne comprenais rien, mais je continuais à lire. Un groupe de mots forme une phrase; un certain nombre de phrases racontent une histoire. J’ai remarqué que plus je lisais, mieux j’arrivais à décoder ce nouveau langage. Puis, ma mère me fit venir à Port-au-Prince.

La résistance

Un midi, à Port-au-Prince, j’observais au bout de la rue un étrange manège. Des militaires sortaient d’une maison les bras chargés de livres. J’appris que c’était des livres saisis à cause de leur caractère subversif. On allait les détruire. Comme ces militaires n’étaient pas tous qualifiés pour les évaluer, on chuchota qu’au lieu de faire un choix, ils ramassaient tous les livres trouvés sur leur chemin. On visitait ainsi chaque maison de chaque rue dans une ville qui manquait déjà de livres. La population essayait de protéger les livres en les enterrant. Papa Doc pouvait bien expliquer que les hommes qu’ils emprisonnaient n’étaient que des opposants, mais le livre? Pour un lecteur insatiable comme moi, c’était l’horreur absolue.

Il y avait, heureusement, la librairie La Pléiade dont le propriétaire était un homme corpulent aux sourcils touffus et à l’intelligence fine. Il fallait, avant d’y entrer, savoir si la place était sans danger. Alors on se dirigeait au fond, là où se trouvait la fameuse collection de livres interdits. On glissait un livre sous sa chemise. Et, juste en passant devant le caissier, sans s’arrêter, on lui refilait le montant exact dû.

Il y a deux moments assez distincts dans la vie d’un écrivain. Celui de la découverte de la littérature, c’est-à-dire quand il comprend finalement qu’il y a un metteur en scène derrière ces fables farfelues ou étranges, et plus tard quand il découvre cette foule (éditeur, critiques, libraires) qui s’active derrière chaque livre. Au début, je lisais sans me soucier du nom de l’auteur. Puis j’ai remarqué que les histoires ne s’associaient pas uniquement par thème, et qu’il existait un certain rapport entre le nom sur la couverture et la manière dont l’histoire était écrite. Comme j’ai dû faire ces découvertes tout seul, cela s’est passé sur une assez longue période.

L’ami écrivain

J’avais un ami plus âgé qui écrivait déjà. Il avait déjà publié quelques recueils de poèmes. Je n’étais pas du tout impressionné. À cet âge, ce sont les footballeurs et les musiciens qui ont la cote. De plus, je m’intéressais plutôt aux filles, et celles-ci n’avaient d’yeux que pour les musiciens. Malheureusement, je n’avais aucun sens musical. Faut dire aussi que mon camarade ne semblait pas accorder beaucoup d’importance à ses propres gribouillis mal brochés. Il en parlait comme d’une maladie. On causait, et puis brusquement, il lui fallait rentrer pour écrire. Ce n’était donc pas plus important qu’une simple envie de pisser. Je le vis arriver, un jour, avec une valise remplie de bouquins. Il venait de faire imprimer un recueil de contes cette fois-ci. On est tout de suite descendus au centre-ville, où il a tenté de faire quelques ventes avec les commis des magasins.

Nous sommes donc remontés vers les ministères pour tomber sur une ruche de secrétaires enthousiastes. Un chef de service nous a même dit qu’il préférait de loin les contes aux poèmes. Juste pour la forme, on a laissé quelques exemplaires à la librairie Auguste. Après, on est allé casser la croûte dans un petit restaurant derrière les casernes. Et là, mon ami a commencé à écrire un article sur son livre. Il écrivait tout cela très vite avec un léger sourire aux lèvres. C’était un exercice assez difficile, car il fallait écrire le même papier (avec quelques variantes) dans le style de deux ou trois critiques connus. Et trouver plus tard quelqu’un qui accepterait de le signer. On a fait ainsi trois articles : un pour *Le Nouvelliste* et les deux autres pour *Le Matin*. Et heureusement Camille Large a accepté de signer celui du Nouvelliste. D’après mon ami, c’était un bon coup car Large est un critique respecté, et *Le Nouvelliste*, un journal plus littéraire que *Le Matin*.

Le voisin peintre

Mes deux voisins étaient peintres, et je passais la journée à les observer. Ils dépensaient leur matinée à peindre, faisant ensuite sécher la toile avant d'aller la vendre devant les hôtels où l'on trouvait quelques rares touristes. Mais malgré tout, c'était mieux que la littérature. De plus, la littérature me semblait trop lente. Il faut écrire le livre, l'imprimer ensuite, pour finalement chercher à le vendre. Quand j'ai découvert que je n'avais aucun talent pour la peinture, j'ai quand même décidé d'appliquer quelques règles apprises de Baptiste (mon voisin de droite). La plus importante : dans la peinture naïve, le point de fuite ne se trouve pas au fond du tableau mais se loge plutôt dans le plexus de celui qui observe le tableau. C'est pourquoi on a tendance à faire un pas en arrière quand on regarde une toile primitive. Les personnages ne sont pas au premier plan parce que le peintre ne sait pas faire, mais parce qu'ils s'apprêtent à franchir l'espace compris entre la toile et celui qui l'examine. J'essaie depuis d'appliquer cette règle en littérature.

La lettre et la couleur

Et aujourd'hui, la peinture occupe une part importante dans ma vie contemplative. Et cela me fait un bien fou. J'ai l'impression d'avoir enfin deux jambes : une pour la lettre, et l'autre pour la couleur. Et j'alterne selon mon inclination du jour. L'écriture me permet de voir les choses tout en tentant de les analyser. Un jeu complexe de l'esprit. Tandis que la peinture me fait découvrir l'univers des formes. Et me restitue quelque chose que l'écrit ne pouvait me donner : le temps présent.

Quand j'écris jaune, je réveille en moi toutes les émotions qui gonflent ce mot. Depuis le papillon jusqu'à la fleur soleil, en passant par la mangue de juillet. Mais quand je pose la couleur jaune sur la toile, elle ne me fait penser à rien d'autre qu'à elle-même. Elle est juste là dans sa puissance. C'est le même jaune qui nous illumine depuis la nuit des temps. Je n'essaie en aucun cas de me l'approprier. Cette couleur appartient à un monde que j'ignore. Je ne sais d'où elle vient ni où elle va. Elle est juste là, apparemment sans passé – éternel. Alors que l'écriture peut être datée. Et ce mot, jaune, nous habite selon notre histoire particulière. Qu'avons-nous vu pour la première fois de jaune? La nappe du dimanche ou une des couleurs de l'arc-en-ciel ou simplement la robe de la petite Vava, mon amour d'enfance? Pour ma part je garde l'amour, et le jaune me le fait sentir à chaque fois que j'écris ou lis le mot. Le jaune n'a besoin d'aucun support. Il apparaît et disparaît indépendamment de ma volonté, avant de se glisser dans le paysage.

Une dernière chose : quand j'écris *jaune*, je pense en fait à la couleur bleue.